

REGARDS CROISÉS SUR ALGER

Entre réalité et fiction

JEAN-PIERRE CASTELLANI

Un. François-

Rabelais - Tours

jpcastellani@wanadoo.fr

Résumé : L'Algérie, - par son histoire complexe et dramatique, une conquête et une présence française de 1830 à 1962, avec une guerre sanglante de 1954 à 1962, puis une indépendance et la permanence et l'apparition d'une littérature maghrébine francophone -, offre la particularité d'une cohabitation, pendant plus d'un siècle, de deux communautés, l'une d'origine algérienne et l'autre, européenne, apparemment étrangères l'une à l'autre. La ville d'Alger fournit une double représentation exemplaire des regards croisés présents dans la production littéraire, entre le discours nostalgique des pieds-noirs qui reviennent dans de nombreux récits personnels sur leur vie avant l'indépendance, et un discours algérien plus critique. Dans les deux cas, Alger exerce une grande attraction que l'on retrouve dans de nombreux textes.

Mots clés : espace – Alger – occidental – oriental – représentation.

Abstract: Algeria has a complex and tragic history. First, the invasion and the French presence, between 1830 and 1962; a bloody war between 1954 and 1962, and finally the independence. That did not prevent the appearance of an Algerian literature in French, when both communities (Algerian on the one hand, European on the other) cohabited for more than a century. The city of Algiers offers a double representation which is a good example of the two points of view in the literary production, between the « pied-noirs » nostalgia (who often dwell on their life before the independence) and the Algerian's criticism. In both cases alike, Algiers is a focal point and a great centre of attraction that is found in many texts.

Keywords: space, Algiers, Westerner, oriental, representation.

Il est certes évident qu'Alger ne fait pas partie de ces Villes-Mondes dont parlait Fernand Braudel, au même titre qu'Athènes ou Rome, dans l'Antiquité, ou Constantinople au Moyen-Âge, Venise à la Renaissance ou Paris et New-York au XXe siècle. Il est significatif, à cet égard, qu'une étude récente, intitulée *Villes invisibles de la Méditerranée*, se réfère essentiellement à trois ports : Naples, Alexandrie et Tanger, et ne parle pas d'Alger (Dodi: 2010). Si l'on adopte la terminologie d'Italo Calvino, désormais acceptée par tous, Alger ne serait donc pas une « ville invisible », c'est-à-dire une de ces villes inventées par le marchand vénitien Marco Polo dans le récit de voyages qu'il fait à l'empereur Kubilaï Khan : « Dans les *Villes invisibles*, aucune ville n'est reconnaissable. Toutes les cités sont inventées ; je leur ai donné un nom de femme » (Calvino, 1974: 1).

Cependant la ville d'Alger représenta un cas exemplaire pour tous les habitants qui l'ont peuplée, d'abord sous l'empire colonial français, à partir de 1830, et après l'indépendance du pays, en 1962. À l'instar d'autres ports de la Méditerranée, Alger a connu un destin agité puisque dominée par différents peuples et pouvoirs, au long des siècles, avec surtout l'occupation française depuis 1830, date de la conquête, jusqu'à 1962, année de l'indépendance.

À l'époque contemporaine, l'événement le plus important qu'a connu Alger a été, d'abord, avec la victoire du Front de Libération nationale, en 1962, l'instauration d'une République démocratique et populaire et le départ au même moment, en quelques mois, de la plupart de ses habitants d'origine européenne, transfert de population que l'on estime à un million de personnes pour l'ensemble de l'Algérie et à environ 350.000 pour la ville d'Alger, phénomène unique dans l'histoire contemporaine¹. Il a provoqué un bouleversement radical dans l'aspect extérieur, la vie et la sociologie de la cité, et a profondément modifié son destin.

Par ailleurs, la terrible et sanglante guerre civile qui a frappé le pays pendant la décennie noire (1992-2000) et opposé les intégristes islamistes au gouvernement

¹ Il y avait, en 1962, environ 1 million d'Européens pour une population globale de 11,2 millions d'habitants en Algérie. Alger comptait environ 300. 000 européens pour une population estimée à 1 million d'habitants ; L'Algérie compte aujourd'hui 35 millions d'habitants et Alger 3 millions.

algérien a traumatisé la ville et provoqué la fuite de nombreux habitants, victimes de cette terreur aveugle qui a régné pendant cette période dramatique.

Nous avons donc eu affaire historiquement à deux mouvements de départs et d'abandons de la ville : celui massif et brutal, en 1962, des Européens, qui se considéraient pourtant comme algériens, à l'instar d'Albert Camus, et perdirent leur patrie et celui d'Algériens, venus des faubourgs et des campagnes, qui pourtant avaient récupéré leur indépendance et leur patrie, d'où une double représentation, nourrie de nostalgie pour les uns et d'euphorie d'abord et ensuite de désenchantement, pour les autres. Dans les deux cas, sources de douleur. Mais aussi, comme toujours, de richesse littéraire, à travers un discours antinomique sur la ville, qui décrit et interprète l'espace perdu ou retrouvé.

C'est pourquoi Alger est évoquée d'abord comme une réalité, cadre de vie et d'événements, toile de fond de destins qui se déroulent forcément dans cet espace géographique et topographique. Et ensuite, comme un rêve, un imaginaire, quelque chose de plus symbolique que réel. Nous chercherons à déceler le sens et la portée des représentations d'Alger dans certains discours littéraires tant français qu'algériens d'hier et d'aujourd'hui.

Alger s'appelait Iksim, autrement dit Al-Djazâ'ir (les îles), soit Dzayer, soit Alger, et n'a jamais été une grande puissance maritime ou économique, ce que Braudel appelle un « bazaar city » comme Rome ou Venise, ou religieuse comme Saint-Jacques de Compostelle ou Jérusalem, appelées « sanctuary city ». Ce sont les commerçants phéniciens qui ont été les premiers habitants de la ville, puis ce furent les Romains qui l'appelèrent kosium, et ensuite les vandales au Ve siècle, les Berbères, les Arabes, (Ibn Ziri la choisit comme capitale, il l'appelle Al Jazaïr), les Espagnols et les Turcs (Ottomans). En 1516 une Régence avec un Dey est instaurée. Autrement dit, sans entrer dans les détails historiques très compliqués, Alger a connu plusieurs phases de pouvoirs très différents : Cervantès le vécut dans sa chair, lui qui y fut incarcéré, expérience

douloureuse dont il tira deux Comédies : *Los baños de Argel* y *Los tratos de Argel*. (Cervantes, *Ocho comedias y ocho entremeses nuevos*, 1615).²

Quand les Français arrivent en 1830, Alger existe déjà comme ville et possède face à la mer son quartier typique appelé Casbah, labyrinthe de ruelles et forteresse édifiée pour se défendre contre l’envahisseur potentiel, mais aussi ses palais turcs, ses mosquées, ses bains maures (les fameux Hammam), son quartier populaire de Bab-El-Oued.

On peut donc dire que le double destin de la ville commence alors : la zone arabe reste présente et vivante, avec sa Casbah et ses espaces particuliers tandis que, parallèlement, se construit une ville moderne de type européen. Les Français ne détruisent pas cette ville, ni le peuple arabe ni sa civilisation, même si une répression très dure eut lieu au moment de la conquête pour écraser les révoltes successives contre le pouvoir français. À partir de ce moment, deux peuples vont vivre et cohabiter, l’un à côté de l’autre, et deux types de ville, deux civilisations radicalement différentes vont se développer. Il n’y eut pas de génocide comme en Amérique Latine, mais on ne vit pas non plus la naissance d’un nouveau peuple métissé.

Pour nous limiter au domaine de la ville, la France exporte curieusement une organisation de l’espace et de la construction typiquement parisienne avec l’édification d’une ville neuve : les édifices haussmanniens, la création de boulevards élégants et de rampes face au port, dessinés par l’architecte Chassériau et inaugurés par Napoléon III en 1865 en sont la meilleure illustration. Des banques, des hôtels, des immeubles administratifs sont construits partout. Il est significatif de suivre les plans ambitieux qui imposent à Alger un modèle européen avec des phases successives : d’abord l’art haussmannien avec ses édifices privés ou publics, ses commerces, l’art-nouveau, puis un art néo-moresque incarné par le célèbre bâtiment de la Poste Centrale (1908), l’Hôtel Saint-Georges ou les Galeries de France et enfin, dans les années 50, des expériences architecturales révolutionnaires et d’avant-garde avec l’apport de grand noms comme

² On sait qu’en septembre 1575, au large des Saintes-Maries-de-la-Mer, la galère de Cervantès fut attaquée par les barbaresques. Fait prisonnier, Cervantès est conduit en captivité à Alger : il y demeurera enfermé pendant cinq ans, malgré plusieurs tentatives d’évasion, et ne sera racheté qu’à la fin de 1580.

Le Corbusier, Pouillon, Guiauchain ou Bourlier. C'est alors que l'on construit Notre Dame d'Afrique, église de style néo-byzantin. Entre 1950 et 1960 sont édifiées l'École des Beaux-Arts, l'immeuble de l'Aéro-Habitat, le tunnel des facultés, la Bibliothèque nationale, en même temps que des ensembles d'habitations sociales avec le célèbre architecte Fernand Pouillon : Diar-es-Saâda (1954), Diar-el-Mahçoul (1955), Climat de France (1960). On observe que le magnifique boulevard du Télemly où se dressent de nombreux édifices de cet art-nouveau remplace un aqueduc romain que les turcs utilisaient aussi.

Alger devient ainsi un mélange de monde oriental et de monde occidental, une superposition de styles. C'est à la fois une ville méditerranéenne et européenne, non pas une ville internationale comme Tanger, mais un mélange d'Orient et d'Occident, qui va séduire très vite les voyageurs qui viennent d'Europe au début du XXe siècle et les romanciers.

En 1832 Delacroix revient d'Alger avec son célèbre tableau *Les femmes d'Alger dans leur appartement* qui va exercer une grande influence pour la création d'une image exotique de la ville. Ernest Feydeau publie en 1860 *Alger*, une extraordinaire étude de l'architecture de la ville de l'époque. Théophile Gautier écrit, en 1865, un *Voyage pittoresque en Algérie et Africa* ; Guy de Maupassant publie, en 1881, *Au soleil et autres récits de voyage*, Henry de Montherlant, en 1933, *Il y a encore des paradis*. On pourrait aussi citer Alexandre Dumas père, André Gide, Louis Veuillot. Tous sont d'accord pour voir dans la ville d'Alger un symbole du paradis, une terre sensuelle, objet d'une mode exotique, libre, en un mot fascinante. Ce qu'elle n'est pas bien sûr, du moins qu'elle n'est pas seulement. Elle l'est à leurs yeux. On oppose à la ville de Paris, perçue comme un monstre destructeur, celle d'Alger la Blanche, l'africaine, belle comme ces jeunes femmes sensuelles peintes par Delacroix.

Une étude de Zohra Bouchentouf dont le titre est significatif : *Dzayer, ville portée, rêvée, imaginée* (Bouchentouf, 2006) montre et démontre que cette image d'Alger n'est pas le vrai Alger, que l'espace littéraire ou pictural n'est pas l'espace réel, mais plutôt un espace métamorphosé par le regard de celui qui le contemple, avec sa

mentalité, son passé, sa culture, ses codes, ses désirs, ses rêves, son imagination. Le discours sur la ville crée le mythe de cette ville. A partir de là, l'innocence du regard disparaît, on découvre et admire ces lieux avec une vision prédéterminée par les stéréotypes les plus réducteurs et caricaturaux.

C'est ainsi que l'on va observer le changement profond que vont connaître les visions contemporaines, loin des mythifications du XIXe siècle, tant de la part des Européens que des Algériens, à partir de l'Indépendance de l'Algérie et de l'évolution de la ville d'Alger avec son peuplement nouveau.

Représentations littéraires

Il faut parler d'abord, bien entendu, d'Albert Camus qui consacre à Alger deux essais : en 1950, dans un ensemble de textes intitulé *Noces*, il parle d'un contact direct et authentique avec l'espace algérien et décrit avec extase les ruines romaines de Tipasa, du vent de Djemila, du désert et d'Alger. Le fragment *L'été à Alger* se présente précisément comme une invitation à vivre la ville pendant l'été pour mieux la connaître et trouver ses habitants. Camus chante une ville en-dehors des clichés orientalistes, et affirme qu'il partage des « amours secrets » avec elle :

Ce pays est sans leçons. Il ne promet ni ne fait entrevoir. Il se contente de donner, mais à profusion. Il est tout entier livré aux yeux et on le connaît dès l'instant où l'on en jouit.
(Camus, 1950: 48)

Il raconte le bonheur que lui procurent le soleil et la mer mais parle aussi de la solitude et de l'ennui, sentiments contradictoires éprouvés à son tour par son héros Meursault dans *L'étranger*, face à cette même ville, cadre de sa pauvre vie et de sa condition absurde. Il évoque les dimanches tristes, les cimetières lugubres, de mauvais goût, il tire « (...) l'âpre leçon des étés d'Algérie » (*idem*: 70). Contrairement à la vision romantique, il conclut : « Ce peuple tout entier jeté dans son présent vit sans mythes, sans consolation » (*idem*: 65).

Le second texte de Camus est *L'été* (1954) dans lequel on trouve l'essai intitulé : *Petit guide pour des villes sans passé* (texte daté de 1947). Il affirme dès le début de son essai :

Les cités dont je parle au contraire sont des villes sans passé. Ce sont donc des villes sans abandon, et sans attendrissement. Aux heures d'ennui qui sont celles de la sieste, la tristesse y est implacable et sans mélancolie. Dans la lumière du matin ou le luxe naturel des nuits, la joie est au contraire sans douceur. Ces villes n'offrent rien à la réflexion et tout à la passion. Elles ne sont faites ni pour la sagesse, ni pour les nuances du goût. (Camus, 1954: 91s)

Alger est donc l'une de ces villes sans passé et en dépit de cela c'est sa vraie patrie car elle lui offre « (...) l'exaltation désespérée qui attend le voyageur solitaire... » (*idem*: 100).

D'autres textes plus récents vont confirmer les analyses de Camus, avant le début de la guerre d'Algérie. D'abord, parmi une foule d'écrivains du même genre, prenons une autobiographie, celle d'Alain Vircondelet, *Alger, l'amour* (1982) qui raconte le retour de l'auteur en Algérie, vingt ans après son départ forcé, en 1962.³ Il ne s'agit pas des souvenirs habituels d'une personne qui retourne avec nostalgie à l'espace de son enfance et y retrouve avec émotion ses rues, sa maison, ses promenades mais d'une retrouvaille avec la ville de ces années passées, une ville perdue parce qu'abandonnée par la force des circonstances, à laquelle il n'a pas cessé de penser. L'évocation de son départ en bateau en 1962 est un adieu émouvant à Alger :

À présent, Alger ne bougeait plus, pétrifiée dans le malheur. Et le soleil qui donne avec indifférence sans faire attention aux morts ou à la douleur n'avait pas cette gaieté coutumière qu'on lui connaissait. La ville se recroquevillait sur elle-même, comme le loup du poème, réfugié dans sa tanière et voulant mourir seul. Accoudés au bastingage, nous vîmes à l'écume qui tranchait la coque que le Ville d'Alger quittait notre pays (...). C'était Alger qui partait. Quoi? Alger vraiment? Ces collines qui s'éloignaient de

³ Voir aussi du même auteur : *Alger l'Amour*, Presses de la Renaissance, 1982 ; *Alger Alger*, Editions du Laquet, 1998, Elytis, 2008 ; *La traversée*, First Document, 2012.

plus en plus, ces arcades le long du boulevard, cet hôtel, c'était bien l'hôtel Aletti, cette mosquée toute blanche, était-ce bien cette mosquée bien plantée sur la place du Gouvernement et si familière ? (...) Alger ne devenait plus qu'une ligne que le couchant dorait et l'on aurait cru à quelque enchantement. Enfin, les terres s'éloignèrent et la mer par paquets énormes prit tout l'espace, mangea jusqu'à la dernière parcelle de terre, jusqu'à la dernière présence d'Alger. On devait rester deux jours dans cet état transitoire, entre deux terres, la mer faisait comme une liaison entre notre passé et notre avenir (...) (Vircondelet, 1982: 19s)

La conclusion qu'en tire l'adulte qui parle se révèle encore plus intéressante : en dépit de l'islamisation du pays, des changements extérieurs comme celui du nom des rues, la saleté des rues, l'état d'abandon des entrées des immeubles de l'ex-ville européenne, il écrit :

L'Algérie mythique, celle-là seule qui me soit chère, m'a envahi par bouffées. Les odeurs, les paysages déchirants de beauté, la cruauté des collines et leur douceur à la fois quand le jasmin et les bougainvillées les tempèrent en cascades, tout cela revient par saccades et s'installe dans ce qui est mon monde imaginaire. Je suis parti me nourrir auprès de la terre-mère. (*idem*: 219)

Et dans un autre récit de ce retour, Alain Vircondelet écrit :

L'Algérie s'en va de nous, on ne garde déjà plus que des moments d'elle, des fragments d'histoires, des traces plus ou moins effacées. Elle devient une fiction, même le réel n'a plus de prise. Tout ce que nous avons vécu nous apparaît, une fois partis, presque imaginaire. (*idem*: 200)

Prenons aussi le témoignage d'une jeune femme, Catherine Rossi qui entreprend le voyage à Alger pour comprendre la ville, et tire de cette expérience deux textes : des classiques carnets de voyage : *Les carnets d'Alger* (2005) et un essai *Alger ou l'impossible portrait* (2009), accompagné d'illustrations originales. Remarquons que ces ouvrages ont été publiés récemment, ce qui prouve la permanence des rapports privilégiés des Français avec cette ville.

Nous avons, dans les deux cas, une vision lucide d'Alger en mettant en évidence ce qui reste d'essentiel dans cette ville : son caractère double.⁴ Certes, les rues ont changé de noms : le Boulevard Guillemin s'appelle maintenant Taleb Aberrahmane, le Boulevard l'Impératrice, le Bd Che Guevara, la rue d'Isly, Larbi Ben M'Hidi, la rue Michelet, Didouche Mourad, le Jardin Bresson, le Jardin Port-Saïd, la Place du Gouvernement, Place des Martyrs, la Salle Bordes, Salle Ibn Khaldour etc...

Cette irruption de références à des héros du passé lointain, proche ou international n'empêche pas la prise de conscience de la bivalence de la ville comme si les villes survivaient aux chocs accidentels de l'Histoire et étaient plus fortes qu'eux. De la même manière que la Casbah maure et la ville turque sont restées vivantes et présentes dans la nouvelle ville modelée et imposée par les Français, de même la cité française demeure dans l'Algérie indépendante. Rossi, dans son désir de connaître l'intimité de la ville, observe et admire sa dualité, ou plus exactement la fusion des deux villes :

Duplicité, gémellité,

Noms en double.

Alger ne s'identifie que par des doubles :

Un nom arabe, un nom français.

(Rossi, 2005: 46)

La représentation d'une ville oscille toujours entre un désir fantasmé, une vision de la réalité apparente et l'imagination qui se construit sa propre interprétation de cette ville. Les grands romans ne sont pas ceux qui se limitent à prendre la ville comme un décor réaliste de l'action dans laquelle sont plongés les protagonistes de l'histoire racontée, mais ceux qui présentent une opposition entre un désir et une vision, une dialectique entre le réel et le fictif, une problématique du regard. Découvrir une ville est une façon de se connaître, d'être, en définitive.

⁴ Cette dualité apparaît dans de nombreux romans d'écrivains algériens. Citons, dans une abondante production, *La fille de la Casbah* de Leïla Marouane (1996) ou *À quoi rêvent les loups* de Yasmina Khadra (1999).

Cet aspect apparaît clairement et souvent dans la production très abondante d'écrivains algériens qui mettent en scène Alger et lui accordent une place centrale dans leur récit, surtout à partir de la décennie noire au cours de laquelle la ville a subi des attentats sanglants, des massacres horribles au point de sombrer dans une folie générale. Alger, dans les textes d'auteurs comme Yasmina Khadra, Tahar Djaout, ou Rachid Boudjera, apparaît comme une personne victime de ces crimes, comme une femme innocente violée. Cela est plus important que de situer l'action dans des lieux emblématiques de l'Algérie indépendante : un hôtel de luxe, le Monument aux Martyrs de la Révolution, une mosquée restaurée.

Dans *Le dernier été de la raison* (1999) de Tahar Djaout le héros, un humble libraire solitaire, essaie de fuir la réalité dramatique des attentats à l'aide de son imaginaire. Il ne se réfère pas directement à Alger, refusant par là même la localisation explicite, mais plutôt à une ville et à un pays sans nom, dominés par un Pouvoir religieux aveugle qui écrase toute forme de liberté. Une espèce de paysages après la bataille, d'enfer et de fin du monde, peuplé de fantômes errants.⁵

L'exemple le plus spectaculaire de cette tendance vers une déréalisation est le roman de Rachid Boudjera *Le désordre des choses* (1991) dans lequel il ne parle que d'une ville anonyme, appelée *La ville* qui symbolise le désordre, la maladie, la mort. Il utilise un discours littéraire lancinant, halluciné, accumulatif pour évoquer, par exemple, les troubles d'octobre 1988 à Alger :

La ville, malgré les chars stationnés aux points stratégiques, malgré les gravats, les décombres, les façades incendiées, les devantures brisées, les éclats de verre éparpillés, la menue limaille hachée petit, les voitures (ou ce qui en restait) calcinées, la ville donc, avait l'air pimpante, ou plutôt comme calmée, quelque peu sereine, à cause peut-être de ces palmiers, de ces platanes et de ce port qui donnent à certaines de ses avenues des airs de cartes postales folkloriques et exotiques, gommant la vision de désastre qui s'en dégage ou plutôt, l'atténuant. A tel point que l'aspect visuel des choses s'estompe largement devant l'aspect olfactif à cause de ce vent du sud qui souffle et converge avec

⁵ Signalons aussi dans ce groupe de textes très critiques sur cette situation : *L'étoile d'Alger* (2002) d'Aziz Chouaqui et *Harraga* (2005) de Boualem Sansal.

la brise qui arrive de la mer, ou plutôt à ce niveau de la ville, du port. (Boudjera, 1991 : 12s)

Ou plus loin :

La ville, donc, devenue en l'espace de quelques jours une sorte de conglomérat anarchique se déployant d'une façon humide et poisseuse à cause de cet automne infect qui ne trompe personne ; se déployant humide et poisseuse dans une perspective comme habilement truquée, comme magistralement mise en place ou en scène ; comme si elle n'était plus -et définitivement – qu'un décor de cinéma en carton-pâte, prenant cet aspect de pacotille qu'on ne lui avait jamais connu auparavant, malgré la tentative – jadis- des Européens qui avaient tenté de la déguiser et de la grimer avec ces immeubles rococo ou néo-mauresques qui au lieu de travestir, de la déformer ou de la trahir, n'ont fait que l'embellir, que lui donner une certaine envergure, que l'asseoir dans son propre site grandiose et imprenable. Mais, maintenant, elle ne se ressemblait plus. Elle avait perdu de sa morgue et de sa superbe, avec ses bateaux immobiles et vieillots, ses rafiots immobilisés et rouillés, à peine aptes à figurer sur un connaissance portuaire ou douanier, ou sur un contrat d'assurance maritime. Ville évidemment oblitérée-maintenant- confite, confuse, blessée, brûlée, brinquebalée, affolée, meurtrie, apeurée, morte ! (*idem*:14)

Ou encore :

La ville, traversée le soir, continuait à macérer dans sa peur, ses pleurs et ses enterrements qui se faisaient sous la haute surveillance des soldats toujours surarmés, surexcités. Elle croulait maintenant sous ses ordures, ses eaux usées, ses boues venues d'on ne sait où puisque la sécheresse persistait à sévir. La ville, c'est-à-dire ce bric-à-brac famineux que des urbanistes, des architectes et des paysagistes essayent depuis des années d'organiser plus ou moins rationnellement, d'embellir plus ou moins joliment ; mais en vain. A cause d'un surpeuplement qui ne faisait qu'augmenter, alors qu'elle ne pouvait pas vraiment s'étendre, coincée qu'elle était entre la mer et la montagne. La ville donc, c'est-à-dire cette sorte de boursouffure à la fois théâtrale et burlesque, tragique et emphatique (...) (*idem*:77)

La déréalisation débouche en définitive sur un hyperréalisme chaotique et aliéné qui met en évidence la folie générale, et représente un univers de destruction, d'ordures, plus proche de l'univers d'un Samuel Beckett que d'un naturalisme traditionnel. Comme le souligne, à juste titre, Christiane Chaulet-Achour : «Alger est la ville de la peur, des immondices, de l'urbanisme anarchique, de la démographie galopante? Alger sous la plume de Boudjedra est une ville prétentieuse, théâtrale et burlesque comme si on ne faisait jamais qu'y jouer de mauvaises pièces sanglantes » (Chaulet-Achour, 1998: 133)⁶.

Alger devient une métaphore de l'Algérie d'aujourd'hui et du chaos qui la caractérise. On passe d'un niveau réaliste à un niveau symbolique, d'une ville visible à une ville invisible. Dans cette perspective, le discours si éloigné de l'effet de réel « dit » mieux la ville que n'importe quelle description détaillée et pointilliste. Alger la Blanche est devenue Alger la douloureuse.

Conclusion

Nous avons donc vu le changement de statut de la ville d'Alger au fil du temps, depuis le XIXe siècle, à travers des circonstances historiques compliquées : la Conquête, la Colonisation à la fois agressive, généreuse et entreprenante qui a profondément transformé le pays et, bien entendu, sa capitale, une guerre de libération qui fut aussi une guerre civile, qui a fait d'Alger l'espace privilégié de cette lutte avec la célèbre bataille d'Alger, et qui marque un retour au mythe de la Casbah rebelle, un nouvel État indépendant postcolonial, qui voit l'occupation de la ville européenne par une population algérienne chaque fois plus nombreuse à cause d'une démographie incontrôlée et un mouvement de masse des campagnes vers les grandes villes, et enfin le retour d'un terrorisme sanglant dans les mêmes lieux, comme s'il y avait une fatalité de la mort violente dans cette ville, à quoi il convient d'ajouter des catastrophes naturelles comme les inondations de 2002.

⁶ Rachida Boudjera développe une thématique identique dans son roman *La vie à l'endroit* (1997) dans lequel le protagoniste devient clandestin dans sa propre ville à la suite des menaces qu'il reçoit.

Alger est un exemple emblématique de la représentation changeante d'une ville selon le regard de celui qui la regarde. Objet de séduction exotique au début, elle devient ensuite le cadre naturel d'histoires personnelles pour terminer comme une métaphore de l'histoire collective, soit des européens qui ont peuplé l'Algérie, soit des Algériens qui y sont restés seuls.

Alger n'est pas la seule ville de la Méditerranée à avoir connu un développement démographique exponentiel qui a élargi l'espace de la cité de façon désordonnée, à connaître un chaos de circulation, une corruption généralisée dans sa gestion administrative absolument insupportables pour la majorité des pauvres et chômeurs qui la peuplent, et même des épisodes sanglants de terrorisme.

En revanche, l'originalité de la ville provient de ce mélange unique d'identités qui continue à la caractériser, cette ombre portée de l'ancienne réalité européenne, cette singulière tension vers le territoire français. Elle suscite et provoque l'imagination pour toutes ces raisons : nostalgie des Européens qui durent l'abandonner contre leur gré, rêveries des jeunes Algériens qui n'ont pas connu l'époque française, « le temps des Français » comme on entend souvent dire dans l'Algérie actuelle, et qui cherchent consciemment ou pas à connaître ce mystère, ce siècle d'occupation à la fois fascinant et menaçant, après plus de 50 ans de silence et de censure obligés. Rêves aussi de ceux qui espéraient la liberté, le progrès, la démocratie, l'égalité entre hommes et femmes, et qui ont connu une violence irrationnelle, la crise économique, source de chômage et d'émigration et de désespoir, un régime autoritaire et enfermé dans des certitudes archaïques.

Signalons, pour conclure, un livre récent coordonné par Beïda Chikhi et Anne Douaire-Banny dont le titre est significatif de cette double focalisation que nous avons décelée dans la vision d'Alger, au cours de son histoire agitée : *Villes, Vies, Visions, les villes propriétés de l'écrivain*. On y trouve une affirmation fondamentale pour bien comprendre cette relation ambiguë entre les hommes et les villes : «La ville appartient à un lieu qui lui préexiste, et ce lieu est déjà habité. Le génie du lieu nous raconte les mêmes histoires, sous des formes différentes » (Chikhi & Douaire-Banny, 2012: 268).

Un ville change, se métamorphose, elle vit à l'intérieur et en dehors de l'Histoire. C'est ainsi que l'on trouve chez Maïssa Bey, une des voix féminines les plus éminentes de la littérature algérienne en langue française d'aujourd'hui, cette analyse de la ville et cet hommage à Alger par la narratrice de son roman *Bleu, blanc, vert* :

Mais qu'est-ce qui fait l'âme d'une ville ? Ses constructions, ses monuments, ses vestiges, ou bien ses habitants ? Alger reste, encore et malgré tout, ville de rencontres, de ruptures et de déchirements, de scènes de liesse ou de désespoir. Je ne saurais dire d'où vient cet appel, cette envie d'aller à la rencontre de la ville. Peut-être du sentiment de plus en plus aigu d'une lente détérioration, lente mais irréversible, et le besoin de me raccrocher à l'histoire, de rechercher dans les rues, dans les pierres, et sur le visage des hommes et des femmes, les traces, l'espoir d'une possible résurrection. (Bey, 2006: 185s)

La ville n'est pas, dans cette perspective, une utopie, mais une réalité très complexe, l'espace urbain de tous les changements, des tensions et de la métamorphose de la société algérienne.

Bibliographie :

AISSAOUAI, Mohamed (2006). *Le goût d'Alger*. Paris: Mercure de France.

ALZIEU, Teddy (2000). *Alger, Mémoires en images*. Tours: Alan Sutton.

BEY, Maïssa (2006). *Bleu, blanc, vert*. Paris: L'aube.

BOUCHENTOUF-SIAGH, Zohra (2006). *Dzayer, ville portée, rêvée, imaginée*. Alger: Casbah ed. Siagh.

BOUDJERA, Rachid (1991). *Le désordre des choses*. Paris: Denoël.

- CALVINO, Italo [1974, 1983] (1996). *Les villes invisibles*. Paris: Seuil, Coll. Points.
- CAMUS, Albert [1950] (1966). « L'été à Alger », *Noces*. Paris: Gallimard.
- CAMUS, Albert [1954] (1965). « Petit guide pour des villes sans passé », *L'Été*. Paris: Gallimard.
- CHAULET-ACHOUR, Christiane (1998). *Albert Camus, Alger*. Biarritz: Atlantica.
- CHIKHI, Beïda & DOUAIRE-BANNY, Anne (2012). *Villes, Vies, Visions, Les villes propriétés de l'écrivain*. Paris: L'Harmattan.
- DEPARDON, Raymond (2010). *Un aller pour Alger*. Paris: éditions Points.
- DODI, Carla Aklexia (2010). *Villes invisibles de la Méditerranée*. Paris: L'Harmattan.
- FERNANDEZ, Jacques (2006). *Retours à Alger, avec des textes de Rachid Mimouni*. Paris: Casterman.
- GARDEL, Louis (2007). *La baie d'Alger*. Paris: Seuil.
- ROBLES, Emmanuel (1960). *Les hauteurs de la ville*. Paris: Seuil, (1968), coll. Livre de Poche.
- ROSSI, Catherine (2005). *Les carnets d'Alger*. Alger: Dalimen.
- ROSSI, Catherine (2009). *Alger, l'impossible portrait*. Montpellier: Chèvre-feuille étoilée.
- SIBLOT, Paul (1992). « La ville d'Alger dans quelques constructions de l'imaginaire français », *Regards croisés. La Ville de l'Autre*. Montpellier: Editions Espaces.
- VIRCONDELET, Alain (1982). *Alger, l'amour*. Paris: Presses de la Renaissance.
- VIRCONDELET, Alain (2008). *Alger, Alger*. Bordeaux: Elytis.
- VIRCONDELET, Alain (2012). *La traversée*. Paris: First-Gründ.